

COMMENT ÉCRIRE LE KURDE ?

PAR

le Père THOMAS BOIS

Ce problème ne peut pas ne pas se poser et rester sans solution. En effet, j'ai dans ma bibliothèque des livres kurdes écrits, et certains imprimés, en caractères arabes, latins, cyrilliques, arméniens (fig. 3), chaldéens (fig. 2), et même les Livres sacrés des Yézidis en un alphabet tout à fait original (fig. 1). Voilà donc six sortes de caractères différents; qui n'ont absolument rien de commun entre eux, pour écrire une seule et même langue: je crois que c'est là un phénomène unique au monde.

Que des étrangers, étudiant un idiome qui n'est pas le leur, le transcrivent avec les signes phonétiques propres à leur langue maternelle, rien de plus légitime. Tous les kurdologues l'ont fait et l'on a abouti à un autre genre de complication. Rien de commun, en effet, entre la transcription à l'italienne de Garzoni et la transcription à l'allemande de Prim et Socin (fig. 7), qui diffère de celle d'O. Mann, ou la transcription à l'anglaise de Soane, de Jardine, de McCarus ou de Mackenzie (fig. 8) et de C. J. Edmonds et la transcription à la française de P. Beidar. Le même mot se voit ainsi orthographié d'autant de façons qu'il y a d'auteurs. Prenons, par exemple, le mot kurde qui signifie: doux, affable. On le trouvera transcrit: scirin, chirine, shirin, shîrin, shiyriyn, şirin, şîrin... On voit la difficulté. Mais est-il normal que des concitoyens d'un même pays utilisent des graphies différentes pour leur langage commun? Cela n'est pas naturel. C'est pourtant le cas des Kurdes. Que faut-il en penser?

Bornons nos considérations aux alphabets les plus utilisés jusqu'à présent: l'arabe et le latin.

I. LES CARACTÈRES ARABES

L'usage des caractères arabes comporte un certain nombre d'avantages.

D'abord ces caractères sont ceux du *Coran* et de l'arabe, langue sacrée de l'Islam. Tout musulman, et les Kurdes sont en majorité musulmans, doit connaître plus ou moins l'arabe et le lire. Il est donc déjà familiarisé avec cette graphie.

Puis on retrouve ces caractères en *persan*, langue apparentée au kurde, puisqu'ils sont tous deux un langage iranien. De même beaucoup d'ouvrages sur les Kurdes, leur histoire, leur origine légendaire, leurs coutumes, ont été écrits en cette langue.

En outre, la langue kurde, surtout savante, religieuse ou poétique, contient beaucoup de mots arabes ou persans, avec lesquels on est déjà accoutumé.

Enfin cette écriture arabe a été utilisée par les lettrés kurdes depuis de longs siècles (fig. 5). Aussi nous possédons un bon nombre d'écrits kurdes édités en caractères arabes: c'est là un acquis non négligeable.

Mais les inconvénients de la graphie arabe l'emportent de loin sur ses avantages.

L'écriture arabe est en effet *incomplète*. Parfaite pour les consonnes, elle est inapte à rendre les sons si différents des voyelles kurdes. On ne sait jamais, par exemple, s'il faut lire i ou è, ou bien o ou ou. Si, pour remédier à cette difficulté, on décide, comme l'ont fait des Kurdes d'Irak (fig. 6), d'ajouter des signes diacritiques (accent circonflexe renversé entre autres), au-dessus du ya ou du waw, afin de prononcer respectivement è ou o, cela complique énormément l'écriture. Et d'ailleurs, bien souvent, les imprimeries ne possèdent pas ces signes supplémentaires et donc les omettent. Alors on n'est pas plus avancé. D'autre part, qui ne voit l'inconvénient d'écrire à la kurde un mot arabe dans un contexte kurde, comme autrefois on l'écrivait à la turque. Le regretté B. Nikitine m'écrivait un jour, à propos d'une revue publiée en dialecte sorani et en caractères arabes: « Ces derniers surtout m'irritent beaucoup. Je ne vois pas du tout l'intérêt qu'on a à compliquer l'orthographe arabe, que tout Kurde cultivé connaît, par des signes nouveaux. Est-ce vraiment plus facile de dire *أَكْرَ* que *تَهَكْرَ* ? » Bien sûr, on peut répondre qu'il ne s'agit pas uniquement des Kurdes cultivés, mais qu'il y a la masse des autres à instruire. Sans doute. Mais alors les élèves qui auront à apprendre l'arabe, comme ceux d'Irak, n'auront-ils pas des difficultés spéciales pour l'orthographe,

les mêmes mots devant s'écrire de deux façons distinctes, suivant qu'ils se trouvent dans un texte kurde ou dans un texte arabe? Qu'en pensent les doctes et les maîtres d'école? Car ce n'est pas encore aujourd'hui qu'on peut éliminer de la langue kurde tous les vocables arabes. Le même problème se rencontre en Turquie avec l'alphabet phonétique; mais l'élève écrit indifféremment *buro* et *bureau*, *mayo* et *maillot*, *tvalet* et *toilette*, sans aucune gêne, m'ont dit des professeurs français à Istanbul, que j'ai interrogés à ce sujet.

Mais l'écriture arabe comporte une autre difficulté, car elle est *compliquée*. Elle compterait, paraît-il, 330 signes et rien que 17 façons d'écrire la lettre K, ai-je lu dans l'article de la revue *Hetaw*, cité dans la Bibliographie. Les lettres, en effet, changent de forme suivant leur place dans le mot: au commencement, au milieu ou à la fin. Plusieurs ne se distinguent que par un, deux ou trois points, au-dessus ou au-dessous de la ligne. Dans l'écriture cursive, ces points voltigent, sur ou sous les lettres, suivant l'humeur du scribe, si bien que le texte, s'il ne porte pas sur un sujet de la vie quotidienne ou connu du lecteur, en devient presque illisible et donc incompréhensible. Nous en avons tous fait l'expérience. En particulier les *noms propres*, qui ne comportent jamais de majuscules, restent souvent des devinettes. Un professeur de l'Université Américaine de Beyrouth a publié, en 1934, un texte arabe écrit par un Émir Yézidi. Beaucoup de noms de tribus kurdes et de villages yézidis du Caucase y sont défigurés. C'est donc que l'éditeur n'avait pu lire correctement le manuscrit. J'ai fait lire à un professeur d'arabe des passages de l'*Histoire du Kurdistan* par E. Zaki, dans sa traduction arabe. Il fut incapable de prononcer exactement les noms de villes et de personnes, pourtant bien orthographiés, mais qu'il ne connaissait pas. Dans les journaux de langue française, citant des dépêches d'origine arabe, on lit couramment Barazani ou Sarasink, etc..., au lieu de Barzâni et Sersing. Et puisque je viens de parler de l'Histoire du peuple kurde, nous savons qu'il a existé, entre 991 et 1117, une dynastie kurde qui a régné sur Hamadan et Kirmanshah, mais nous en ignorons le nom exact, précisément à cause de la graphie arabe. Les orientalistes occidentaux, à la suite du texte reçu d'Ibn al-Athir, l'appellent banou ANNAZ. Mais le *Charefnama*, suivi par Emin Zeki et autres historiens kurdes, la nomme Banou AYAR; d'autres, tel l'historien turc, Saïd Diarbekri, banou ANNAN, tandis que d'autres écrivent Banou AYAZ. Qui a raison? Qui rendra son identité à cette famille princière kurde?

Enfin l'écriture arabe est une écriture de *privilegiés*, d'aristocrates de la pensée, de « bourgeois », comme disent prosaïquement les Soviëts. De fait, elle suppose de longues études. Il faut connaître

parfaitement la grammaire pour lire correctement un texte. J'ai connu, à Mossoul, des Arabes instruits refuser de lire en public un texte à l'improviste, car ils n'en avaient pas préparé la lecture. Et que de fautes grossières de lecture font parfois des orateurs politiques! Bref l'écriture et la lecture arabes sont une science de mandarins. Simplifier l'écriture kurde serait donc battre en brèche des privilèges et faciliter l'instruction populaire.

II. LES CARACTÈRES LATINS

1. *Inconvénients et avantages.*

En fait, il n'y a aucun inconvénient à utiliser les caractères latins pour transcrire le kurde. En effet, alors que certains caractères arabes ne sont d'aucune utilité pour le kurde, par exemple les emphatiques, parce qu'aucun son kurde n'y correspond; par contre, tous les sons kurdes, et surtout les voyelles, sont parfaitement reproduits par les caractères latins.

Mais les avantages sont nombreux.

D'abord, *tous les sons sont écrits*, consonnes et voyelles, et on prononce le mot tel qu'il est figuré par les lettres. Si l'écriture manuscrite peut parfois prêter à confusion, comme l'arabe mais en bien moindre proportion, on a toujours la ressource de recourir à l'usage des majuscules d'imprimerie, surtout lorsqu'il s'agit de noms propres. On évite ainsi toute erreur. C'est ce qu'on fait, par exemple, pour les noms dans les passeports ou pour les adresses dans le commerce.

De plus, cette écriture tend à devenir *universelle*. En Turquie, où vit plus de la moitié du peuple kurde, cette géniale réforme d'Ataturk a eu les meilleurs résultats. Les pays d'Afrique Noire utilisent tous l'alphabet latin. Bien plus, la Chine elle-même, dont la langue est si différente, tant de l'arabe que du kurde, a commencé la réforme de son écriture, vraiment de mandarins, pour adopter les caractères latins, comme le Viet-nam l'a fait depuis longtemps. L'écriture latine favorise donc les échanges internationaux, tant pour la culture que pour la technique et le commerce. D'autre part, les étrangers, rebutés autrefois par des caractères étranges à leurs yeux, étudient plus volontiers et plus facilement le turc, par exemple. De même, les Orientaux se mettront plus facilement à l'étude des langues occidentales qui leur sont souvent indispensables.

Enfin l'écriture latine *économise le temps*, dans l'étude de la lecture et de l'écriture. S'il faut compter, nous dit-on, trois cents heures pour l'étude parfaite de la lecture en caractères arabes, il n'en faut plus que cent cinquante pour la lecture en caractères latins. Ce qui fait qu'un enfant mettra deux ans de moins pour apprendre à lire et à écrire correctement le kurde en caractères latins qu'il n'en mettrait pour l'apprendre en caractères arabes. Un jeune Kurde nationaliste m'a dit avoir mis quelques jours à peine pour enseigner à lire et à écrire le kurde en caractères latins à un vieux compatriote rencontré en prison. C'est donc là une réforme à résonance sociale et démocratique du plus haut intérêt.

2. *Quelques objections.*

Si donc, de soi, il n'y a pas d'inconvénients, mais plutôt des avantages, à introduire les caractères latins dans l'étude du kurde, on pourrait peut-être pourtant soulever quelques objections d'ordre pratique sinon théorique.

D'abord que faire des livres déjà imprimés en d'autres caractères ? — Somme toute, ces ouvrages ne sont pas tellement nombreux, et ce sont surtout des Revues. Mais s'il s'agit d'œuvres importantes, comme certains livres de mystique ou d'Histoire, rien n'empêche d'en faire de nouvelles éditions en caractères latins. C'est ce qu'ont fait les Turcs qui pourtant avaient une production littéraire imprimée autrement abondante. Ils n'ont certes pas tout réédité ; mais cela permet aux étudiants de se livrer à de belles études sur les textes anciens !

D'accord, mais si les Russes, qui avaient d'abord donné aux Kurdes d'U.R.S.S. l'alphabet latin, l'ont remplacé après dix ans d'expérience par l'alphabet cyrillique, n'est-ce point parce qu'ils considèrent leur alphabet national comme plus adéquat ?

Distinguons. D'abord, par rapport à l'alphabet arabe, on peut affirmer que cet alphabet possède un certain nombre des avantages attribués à l'alphabet latin. Ainsi, par exemple, tous les sons sont écrits, et il y a également une économie de temps d'étude. Mais là n'est pas la question.

En effet, dans cette affaire, les Russes n'ont pas considéré l'avantage de telle ou telle écriture dans l'abstrait, ni même pour les Kurdes en général, mais pour les Kurdes d'U.R.S.S. et ceux d'Arménie en particulier. En effet, les petits Kurdes d'Arménie soviétique apprenaient d'abord à lire leur langue maternelle, c'est-à-dire le kurde, en caractères latins ; puis, obligatoirement, ils devaient étudier la langue officielle de leur pays d'habitat, en l'occurrence l'arménien, qui a des caractères spéciaux, comme l'on

sait, tout comme les petits Kurdes d'Irak étudient l'arabe et ceux de Turquie le turc, du moins s'ils ont des écoles à fréquenter. En outre, dans les classes supérieures de l'école primaire, ils s'initient déjà à la langue russe qui leur est nécessaire, s'ils veulent se livrer à des études supérieures. Cela faisait donc un troisième alphabet à se mettre dans la tête. Les Russes, avec raison, semble-t-il, ont jugé que c'était trop exiger de jeunes élèves. Et comme, de toute façon, ils estimaient que l'étude du russe était plus utile que celle de toute autre langue, pour des habitants de l'U.R.S.S., ils ont imposé les caractères cyrilliques pour le kurde (fig. 4), comme d'ailleurs pour tous les autres langages de l'Empire soviétique, sauf l'arménien. Cela s'explique donc très bien dans l'intérêt même des élèves d'Arménie, mais pas nécessairement pour les Kurdes en général. A ce propos, on pourrait peut-être conclure que, par là, les Soviets donnent la preuve qu'ils ne cherchent pas à faire de la propagande chez les Kurdes des autres pays qui ignorent leur écriture, et aussi qu'ils ne tiennent pas tellement à voir leurs Kurdes lire les ouvrages de leurs compatriotes de l'étranger dont, à leur tour, ils ne connaissent pas l'alphabet. Quoi qu'il en soit, si on latinise l'alphabet, les Kurdes habitant les pays musulmans: Irak, Syrie, Iran, et qui, pour se tenir au courant des techniques et sciences modernes, doivent nécessairement étudier une langue occidentale: anglais, français ou allemand, n'auront jamais que deux alphabets à apprendre: arabe et latin. Les Kurdes de Turquie sont déjà à pied d'œuvre.

3. *Quel alphabet latin choisir?*

Nos planches IV et V montrent qu'il y a eu, et depuis longtemps déjà, un certain nombre de projets et de réalisations de latinisation de l'alphabet kurde. Laissons de côté les systèmes inventés par les orientalistes, qui peuvent se permettre d'être compliqués pour nuancer les moindres sons; mais bornons notre revue aux transcriptions dont le but est d'ordre pratique, puisqu'il s'agit de faciliter l'écriture au Kurde moyen.

En Arménie soviétique, l'alphabet latin utilisé à l'origine comptait trente-neuf caractères. Mais certains d'entre eux avaient une forme spéciale, par exemple e renversé ou hampe séparé du q. D'autres lettres comportaient des signes diacritiques incorporés et inusités dans les autres langues européennes: cétilles pour c, k, j, s, t, ou barres pour c, z, h. Tout cela en rendait l'usage assez compliqué et pas toujours très lisible.

En Irak, arrêtons-nous à l'alphabet proposé par Tewfiq Wehbi (fig. 9). Il ne compte plus que trente-six lettres ou diagrammes

composés avec h: th, dh, rh, lh, ch, sh, gh, kh, ou encore iy et uw. Ces diagrammes sont la plupart du temps inutiles et ne font qu'alourdir l'écriture. Par contre, on a supprimé, à juste titre, tous les signes diacritiques.

En Syrie, nous avons le système élaboré par l'Émir Celadet Bedir Xan et publié dans sa revue *Hawar* qui paraissait à Damas (fig. 10). Les vingt-six caractères usuels du latin sont utilisés, mais certains avec une prononciation conventionnelle nouvelle, d'ailleurs facile à retenir. L'accent circonflexe peut surmonter trois voyelles: è, î, û; et deux consonnes peuvent être pourvues d'une cédille: ç, ş. On se rapproche donc de l'alphabet turc, mais quelques améliorations y ont été apportées. C'est ainsi que le i sans point, sujet à confusion, a été supprimé. Un avantage appréciable est qu'on peut se servir d'une machine à écrire française normale. Le principe, conforme aux théories de Volney, est simple, car il est phonétique: un son pour chaque lettre et une seule lettre pour chaque son. En français nous n'en sommes pas là, puisqu'une même lettre peut se prononcer différemment, par exemple, G dans gigot, C dans Cécile et dans cacophonie, S dans sosie. Certains phonèmes peuvent, par contre, s'écrire de plusieurs façons différentes, ainsi J dans jeune et dans général, Z dans zèbre et dans léser; d'autres demandent deux lettres pour s'écrire: chambre.

Ce nouvel alphabet a remédié à ces inconvénients. Les lettres B D F J K L M N P Q R T V Z s'y prononcent comme en français; G et S sont toujours durs; C se prononce DJ et Ç TCH; Ş SH; H est guttural et X correspond au CH allemand ou au X grec. Les voyelles E I U correspondent au français A bref, E muet et U ou OU très bref. A è î sont toujours longs; û se prononce OU long.

On a pu formuler quelques critiques à l'encontre de ce système, sous prétexte que toutes les nuances de sons n'y sont pas reproduites et que certaines particularités dialectales sont passées sous silence. Sans doute. Mais quel alphabet est parfait? Je ne dis rien de l'anglais, mais même en français on ne prononce pas de la même manière *Paul* et *épaule*, *fille* et *ville*, qui pourtant s'écrivent de la même façon. C. Nebez, en Irak, avec O. Schri, a donc essayé de compléter l'alphabet de Bedir Xan. Ainsi il accepte les gémérations ou lettres doubles, que ce dernier ne reconnaît pas. Dans certains cas, les lettres L et R sont surmontées d'un tréma, pour en nuancer la prononciation; mais tous les Kurdes ne partagent pas cette façon de voir.

CONCLUSION

Même si des aménagements sont possibles, c'est, à mon avis, l'alphabet de *Hawar* qui devrait être adopté par tous les Kurdes, à cause de sa simplicité et aussi à cause de sa parfaite adaptation à la langue kurde, même aux dialectes sorani et mokri, ainsi qu'on le peut voir en certains textes édités dans cette même Revue. D'ailleurs il a déjà fait ses preuves depuis près de quarante ans. C'est une garantie de son efficacité et de sa valeur pratique.

REMARQUES SUR LES PLANCHES

La PLANCHE I nous montre des écritures kurdes qui ne se rencontrent qu'en manuscrit.

La fig. 1 est d'une écriture qui, au dire de l'orientaliste Decourdemanche, serait spécifiquement kurde (cf. NAG, *Recueil de textes et de documents sur les Yézidis*, in *R.O.C.*, XX, 1915-1917. Tiré à part, Paris, 1918, p. 15, n. 1). A ma connaissance, cette écriture n'a été utilisée que dans des textes yézidis. La page ici reproduite est précisément la page 1 du *Livre de la Révélation*, édité par Bittner, en 1913.

La fig. 2 est extraite d'un recueil de *dourekîatha* ou élégies, en langues chaldéenne et soureth, manuscrit de la Bibliothèque des Pères Dominicains de Mossoul. Ce recueil contient quelques poèmes en langue kurde de Cacha David de Kanifala. La page ici reproduite est la p. 145, début d'un poème élégiaque sur la mort de son fils. J'ai en ma possession des extraits des évangiles et un lexique français-kurde écrits en caractères chaldéens.

La PLANCHE II utilise des caractères plus connus.

La fig. 3 est une page de l'Évangile de S. Marc (ch. 13, v. 28-37) édité en caractères arméniens à Constantinople, en 1911, par la Société Biblique Américaine, à l'usage des chrétiens arméniens de langue kurmanci. On en trouve encore à Kameshlié (Syrie). Le seul livre profane imprimé en ces caractères est un livre de lecture: *Shams*, édité à Etchmiadzin (Arménie) par Lazo, en 1921.

La fig. 4 est la page 83 de *Berbang* (L'aube) (1958) de l'auteur kurde soviétique bien connu ERB ŞEMO. Ces caractères sont, depuis 1940, d'usage courant chez les Soviétiques pour la publication des ouvrages kurdes.

La PLANCHE III fournit deux spécimens de textes kurdes transcrits en caractères arabes.

Dans la fig. 5 c'est l'alphabet utilise très longtemps par les Kurdes instruits. C'est au fond l'alphabet persan avec ses caractères propres inconnus de l'arabe. On y retrouve aussi certaines lettres emphatiques arabes complètement inutiles: ط, ص, ق, puisque les Kurdes ne les prononcent point. La page ici reproduite est la page 94 du texte kurde de ALEX. JADA, *Recueil de notices et récits kourdes* (St Pétersbourg, 1860).

La fig. 6 au contraire, dont la transcription diffère nettement de la précédente, est la reproduction de la p. 118 de A. SEGADE, *Rista-i Mirwari* (Le Collier de perles), vol. II. Bagdad, 1957. Aux lettres arabes habituelles, ont été ajoutés des signes diacritiques (v.g. accent circonflexe retourné), qui ont surtout pour but de préciser le son des voyelles ou de certaines consonnes, comme L ou R. Une telle écriture est très chargée et on peut douter de sa lisibilité dans un texte manuscrit.

Les PLANCHES IV et V nous fournissent quatre exemples de transcription en caractères latins.

La fig. 7, extraite de E. PRYM et A. SOCEK, *Kurdische Sammlungen*, 2^e part., St Pétersbourg, 1890, est la transcription savante allemande d'un texte kurde. Les nombreux signes diacritiques en réservent l'utilisation aux travaux scientifiques.

La fig. 8, empruntée à l'ouvrage de D. N. MACKENZIE, *Kurdish Dialect Studies*, II, Oxford University Press, 1962, montre une transcription plus simple que la précédente. Elle n'en reste pas moins d'un usage trop compliqué pour le vulgaire.

La fig. 9 est la reproduction d'une page de *Xêndeşariy'ê baw* (Bagdad, 1933) de T. WEHBY, qui s'est ingénié à latiniser l'alphabet kurde. Il en a pratiquement éliminé les signes diacritiques, ce qui est excellent. Mais l'utilisation des diagrammes, que rejettent la plupart des modernes, alourdit le texte et freine l'écriture cursive. Cet alphabet est utilisé par C. J. Edmonds dans sa transcription de textes kurdes.

La fig. 10, que nous avons réservée pour la fin, est une page du Dr K. A. BEDIR XAN, *Xwendina kurdî* (Damas, 1938), où est utilisée la transcription de la revue *Hawar*. Comparée aux transcriptions précédentes, sa simplicité saute aux yeux. C'est, à mon sens, le meilleur argument en faveur de son adoption.

Je n'ai malheureusement aucun exemple d'un texte kurde assez long transcrit dans les caractères latins adoptés à l'origine par les Kurdes soviétiques. On peut les voir dans les tableaux des articles de P. Rondot, indiqués dans la Bibliographie, ainsi que dans les titres des ouvrages signalés dans la *Bibliographie des livres des Kurdes soviétiques* (Érivan, 1962).

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- MİR HEREQOL AZİZAN, *Rêzana Elfabêya Qurdî* (Şam, 1932, 20 p.).
- TEWFTYQ WEHDY, *Xêndewariy' Baw* (Beşhdha, 1933, 44 p.).
- CEMAL NEBEZ, *Nûsînî kurdî be latînî* (Bexda, 1957, XI, 35 p.).
- C. F. VOLNEY, *L'alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, Paris, 1826.
- C. J. EDMONDS, *Suggestions for the use of Latin character for the writing of Kurdish*, *J.R.A.S.*, janv. 1931, p. 27-46.
- *Some developments in the use of Latin character for the writing of Kurdish*, *J.R.A.S.*, july. 1933, p. 629-642.
- V. MINOREKY, *Remarks on the Romanized Kurdish Alphabet*, *J.R.A.S.*, july. 1933, p. 643-650.
- ARAB CHAMLOV, *L'écriture et la littérature kurde*, *Hog* (revue arménienne), 1933, n° 9, p. 20.
- P. RONDOT, *L'alphabet kurde en caractères latins d'Arménie soviétique*, *R.E.I.*, 1933, III, p. 411-417.
- *L'adoption des caractères latins et le mouvement culturel chez les Kurdes de l'U.R.S.S.*, *R.E.I.*, 1935, I, p. 87-96.
- *Trois essais de latinisation de l'alphabet kurde : Iraq, Syrie, U.R.S.S.*, *B.E.O. de Damas*, t. V, 1935, p. 1-31.
- S. M. SEYDA, *Tipê latînî kurdî*, *Kovara Hetan*, n° 166, 20 nov. 1959, p. 5-7.
- Dr H. JUNKER, *Wie soll man das Kurdische schreiben?* in *Kurdistan* (K.K.S.S.), mai 1960, p. 6-12.
- SHAFIQ KAZZAZ, *The Kurdish Alphabet*, in *The Kurdish Journal*, vol. II, no. 1, march 1965, p. 9-13.